

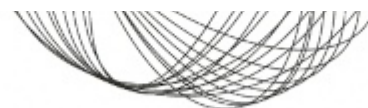
DU MONDE ENT

ALESSANDRO BARICCO

ABEL

ROMAN
TRADUIT DE L'ITALIEN
PAR LISE CAILLAT





nrf

GALLIMARD

ALESSANDRO BARICCO

ABEL

UN WESTERN MÉTAPHYSIQUE

roman

*Traduit de l'italien
par Lise Caillat*



GALLIMARD

Pour Gloria

L'Ouest des westerns est un lieu en grande partie imaginaire. L'Ouest de ce livre l'est plus encore. Même là où dans ces pages apparaissent des noms et des terres ayant effectivement existé, des faits réellement advenus, il s'agit toujours d'un monde inventé qui est intégralement le fruit de l'imagination. Si, en élaborant un pareil non-lieu, il m'est arrivé de troubler la sensibilité de quelques lecteurs ou de communautés entières, j'en suis désolé. Mais pas plus que ça, à vrai dire, car l'absolue liberté est le privilège, la condition et le destin de toute écriture littéraire.

A. B.

Je sens une vibration alors je tire

Je sens une vibration, alors je tire.

Quelque chose, comme une vibration.

Je dégaine et je tire.

Un minuscule frémissement du monde, voilà. À peine un instant. J'ai appris tout petit à le percevoir, dans les grandes solitudes où j'ai été enfant, d'abord, puis homme à onze ans, et enfin vieux à dix-neuf quand mon père John John tira sa révérence – ils le trucidèrent, avec lassitude je dirais, comme ça –, me laissant, l'aîné d'une fratrie de six, finir le boulot.

Le boulot, c'était survivre.

On était pas mal à s'y consacrer, à l'époque, mais tous n'avaient pas notre technique – nous travaillions comme des animaux. Nous le faisions en silence, dans ces grandes solitudes dont je parlais, aux confins du monde connu : si loin de tout que nous étions tout, notre néant était l'unique nouvelle. Autour, la création – infinie, dans mon souvenir. En faisaient également partie les rares humains qui se profilaient à l'horizon, certains jours jamais annoncés, s'approchant tels des mirages, au pas. Sortir son arme était un réflexe naturel, alors, immédiat, comme se gratter une plaie. Souvent, on tirait sans les interroger. Mais de temps en temps, mon père les accueillait à table et attendait qu'ils parlent tout en vidant et remplissant leur cuillère. Nous étions debout, adossés au mur. Nous les regardions. Je m'étonnais de ne constater aucune motivation réelle derrière leur traversée de l'indicible – on ne comprenait pas comment diable ils étaient arrivés jusque-là. On ne pouvait même pas dire qu'ils s'étaient perdus. Ils avaient avancé en suivant une série impressionnante d'objectifs intermédiaires, fruit de projets insignifiants, généralement vils. C'est tout. J'appris ainsi que la superposition dans le temps de décisions négligeables, veinées de lâcheté, peut mener loin, et même à une forme d'héroïsme poétique. L'épopée des têtes de cons.

Nous en expédiâmes quelques-uns pendant leur sommeil. C'était presque leur faire une faveur. Bien sûr, il n'y avait pas de médecins dans le coin. Donc nous les liquidions, coupant court à des

souffrances qui n'auraient pas eu de sens. Organes détraqués ou blessures irréversibles.

Seuls trois, il me semble, arrivèrent guidés par un destin clair.

L'un prétendait être le frère de mon père. Ils s'enfermèrent dans l'écurie pour en discuter, tous les deux et une bouteille de whisky.

Un autre cherchait Dieu.

Et je n'ai pas oublié le troisième, un vieux avec des éperons dorés. Il dit qu'il était venu voir ma mère.

Mais ma mère, je n'en ai pas encore parlé.

Tous ces espaces qui s'étendaient muets

Tous ces espaces qui s'étendaient muets, aux marges du connu, dans l'Ouest profond, n'existent plus aujourd'hui, c'est fini. Nous avons continué à marcher, à poser et compter les traverses, à faire écumer les chevaux en déroulant nos pensées, jusqu'à ce qu'au bout de cette course nous attende l'océan et qu'il jugule notre soif de terre, pour toujours.

À l'époque, cependant, ils existaient encore – des espaces jamais vus, des terres dont on n'avait pas conscience. Au-delà du fil barbelé, en levant le nez de sa besogne, on les voyait. C'était l'Intact. Il demeurait dans l'absence visible de l'animal homme, dans la rondeur d'une unique respiration mêlant émerveillement, sang, sperme et horreur. On l'assimilait facilement à une sorte de mystère, toutefois, dans certains instants d'épiphanie, il nous apparaissait comme une origine, ou une fin, en tout cas comme un destin. Il semblait être là depuis un bout de temps avec la mission précise de *nous attendre*.

Oui, regarde, c'est *nous* qu'il attendait.

Pas nous. *Tout le monde*.

Tu es étrange, Abel.

Il nous attend depuis des millénaires.

Va t'faire voir.

Alors mon frère David planta ses éperons dans le ventre du cheval, puis il fendit l'Intact au galop, à grands cris, l'herbe haute au jarret du bai. Avec l'illusion, je le sais, de violer quelque chose, et le plaisir de le faire. Mais moi je sentais que l'Intact nous attendait et qu'il avait anticipé cette fissure – il la voyait avant que mon frère puisse l'imaginer. Et cela vaut pour tout, ai-je ensuite découvert au fond de mes insomnies. Nous sommes déjà allés où nous ne sommes jamais allés, et je dirais même plus, nous venons de là.

Mon frère continua à galoper tout son soûl, puis il s'arrêta un moment, figé sur sa selle, comme dénué d'intentions. Un pantin dans le néant, minuscule. L'herbe dansait à peine dans la brise, autour de lui, et sur des milles et des milles.

Alors mon père murmura quelque chose.

Beaux pâturages.

Il voyait un projet là où tout n'était encore qu'essence, une utilité là où nul but n'était fixé, sa chance dans l'herbe à perte de vue.

Beaux pâturages.

Et, n'ayant rien d'autre à ajouter, il attrapa son Sharps, sans aucune hâte. Instrument magnifique. Cinq cent cinquante-neuf millimètres de canon, chargement par la culasse à percussion, fermeture à bloc tombant. Avec des cartouches de calibre 52, trois grammes de poudre noire suffisaient à projeter 475 grains jusqu'à trois quarts de mille. À cette distance – m'avait enseigné le Maître –, un homme est un insecte et lui tirer dessus un geste artistique. Puis il avait précisé que la première moitié du travail se faisait avec l'œil, le reste avec l'âme. Car à cette distance l'œil te permet d'arriver devant la cible, pas plus loin. C'est une sorte de révérence, avait-il dit, sans réussir à s'expliquer complètement. Toutefois, avait-il ajouté, l'âme sent quand l'homme que tu vises s'aligne avec le canon de ton arme, et alors tu percevras comme un souffle fugace, ou un lasso invisible tendu entre ton cœur et le sien. À ce moment, tu tires, avait-il conclu.

Mon père cala la crosse du Sharps au creux de son épaule et souleva lentement les 559 millimètres de métal noir, comme pour corriger un détail qui aurait échappé à la création. Il les fixa sur une ligne immatérielle qui reliait son œil gauche à la silhouette, minuscule, de mon frère, en passant par la mire frémissante au bout du canon. Je ne savais pas ce qu'il voulait faire, mais je n'ai pas souvenir de me l'être demandé. J'appréciai le long silence qui suivit. J'avais quinze ans et quatre-vingt-dix-sept jours. Mon père pressa la détente.

Ce qui sortit du fusil était le premier projectile qui ait fendu l'Intact. Il raya cette étendue lumineuse comme un diamant légal la surface d'un miroir magique. Je n'ai plus jamais oublié ce son.

C'était le commencement absolu. Tout allait suivre.

C'était l'aube pure d'un monde. Tout allait arriver.

Je compris alors le premier verset de l'Évangile de Jean, et depuis je connais la signification du mot Verbe, qui fut au commencement, selon Dieu. Je tends à l'associer au parfum de la poudre. Aujourd'hui encore, je ne peux pas appuyer sur la détente sans avoir la sensation de prononcer les premiers mots de cet Évangile. Je le fais, donc, et sans erreur. Évidemment ce coup de fusil m'a marqué : en un certain sens, je viens de là. Je m'accordai un jour l'inconcevable légèreté de le dire à Hallelujah – je suis né au bord de l'Intact, quand la détonation du Sharps de mon père m'a fait comprendre qu'appuyer

sur la détente pour percer le mystère serait ma façon de créer. Je voulais essayer de lui expliquer pourquoi je vivais de mes pistolets et d'un Winchester 66. Elle se retourna péniblement et me demanda quelque chose, à travers ses cheveux.

Mon frère David me confia des années plus tard qu'il entendit d'abord le sifflement des plombs qui l'effleurèrent, et seulement après le tac-tac sec, la morsure mécanique du Sharps. Pour lui, donc, le Verbe prit la forme d'un souffle, *spiritus* en latin, *pneuma* en grec, considéré par Anaximène comme la substance première de chaque chose. C'est probablement pour cette raison qu'il finit prédicateur à Socorro, initiant des légions de fidèles à l'amour du Père.

En tout cas, cette fois, il se tourna vers nous, sidéré. Mon père fit un grand geste pour lui dire de revenir. C'était un ordre, et en même temps, comme je l'ai compris des années plus tard, une prière, une caresse.

Certes il y avait aussi les sauvages

Certes, il y avait aussi les sauvages. J'ai du mal à en parler. Chez nous ils s'appelaient Absaroka, ou Makah. Et sur la côte il y avait les Nootka. Cela ne nous venait même pas à l'esprit qu'ils puissent être des humains. Il fallut du temps. Ils faisaient partie de l'Intact, de sa semence. Comme les cerfs, les aigles ou les loups. Des animaux, que nous abattions. Des bêtes féroces, qui nous abattaient. Mais aujourd'hui je dois reconnaître que je n'ai aimé qu'une seule femme, et qu'elle avait grandi chez les Dakota. Mon père fut tué par deux Absaroka – ils le trucidèrent, presque avec lassitude, comme ça. À la fin, j'ai compris ce qu'est la respiration du monde dans un village pajute, l'hiver que je passai là à mourir, et mourir encore, puis à vivre. Comment décrire tout ça ? Ces sauvages sont la nervure centrale de ma vie. Comme une fissure dans un mur, fruit du tremblement de quelque terre, d'un malheureux hasard ou d'une fatalité.

Une fois, j'interrogeai Joshua, mon frère qu'on dit fou.

J'allai le voir en prison et lui demandai si le hasard existe.

Il resta un long moment à fredonner je ne sais quelle chanson. Puis il se pencha vers moi et parla tout bas. Il dit que le hasard existe, oui, mais rarement. C'est une variante périphérique du réel. Il ajouta que quand on a suffisamment vécu pour comprendre, on comprend que nous sommes des segments d'éléments plus vastes. Incapables de les lire, nous voyons des hasards là où, en fait, défilent les silhouettes de formes sur lesquelles sont inscrits les noms du monde – immenses pictogrammes. Avec une certaine inexactitude, beaucoup désignent cette écriture – innée chez l'homme – par le mot *destin*.

Il le dit en ouvrant grands les yeux.

Alors j'ai passé ce qu'il me restait de vie à chercher le dessin dont j'étais une petite partie, un segment.

C'est la meilleure chose que j'aie faite.

Les Nootka ont toujours chassé les baleines

Les Nootka ont toujours chassé les baleines. Les chevaux, ils n'en avaient rien à faire. Les bisons encore moins. Ils chassaient les baleines. Un jour de printemps, à la fonte des glaces, un forgeron nommé Bill Hamerton trouva assis devant chez lui un homme nootka, habillé comme un Blanc, et tout ça à une cinquantaine de milles de la côte. Dans un village minier des montagnes. Bill Hamerton lui dit de fiche le camp. L'homme nootka sourit, découvrant des dents d'un éclat insoupçonné. Il ne bougea pas. Le jour suivant apparurent quatre autres Nootka, toujours habillés comme des Blancs – veste pantalon chaussures chapeau –, adossés à un mur ou assis sur une marche. Ils semblaient très fatigués, mais également fermes et inéluctables. Puis la femme du révérend Smith en trouva un dans son salon. Le shérif dut s'en occuper. Avec une certaine courtoisie, disons-le, cependant la chose ne pouvait pas durer. Le premier à tirer fut Rogers, le chasseur. L'homme nootka s'écroula et une rigole de sang étonnamment mince s'échappa de lui. D'autres tirèrent ensuite, mais plus les Nootka tombaient plus on en voyait, l'épaule appuyée contre un porche ou les fesses collées à une barrière. Ils ne parlaient jamais. Ils mouraient sans une plainte. On nota qu'avec les premières vagues de chaleur venues du Sud, portées par les vents du désert, ils cessèrent de sourire. Désormais on pouvait les trouver dans un coin de sa chambre, au réveil ; ou à l'entrée de l'église, avant qu'elle ouvre. Ils nous regardaient. Ils moururent par dizaines et puis, devant les écuries de Cormack, assise sur un tabouret, apparut la première femme nootka. Elle avait de longs cheveux gris, attachés avec un ruban de peau humaine. Alors dans les foyers les mères commencèrent à hurler en pleine nuit et les enfants à écarquiller les yeux d'une manière excessive. Les Preston abandonnèrent la ville les premiers. Ils chargèrent toutes leurs affaires sur un chariot et s'en allèrent. Les Reynolds suivirent, puis les Stenton, John Gwyn, les Marble, les Scott et un des deux frères Green, l'autre se tira un coup de fusil dans la bouche après avoir étranglé la Nootka qu'il découvrit allongée sur son lit. Au début du mois d'août les derniers partirent,

c'étaient les Norton. Sur leurs visages, une expression spectrale. Un grand silence envahit la petite ville minière, on entendait seulement la respiration de centaines d'hommes et de femmes nootka, disséminés partout, muets. Cela dura sans doute plusieurs jours. Et peu à peu les enseignes tombèrent, les façades, les porches étaient comme rongés de l'intérieur. Le bois devenait poussière, cendre. Aux prémices d'une aube, nul ne sait plus laquelle, une Nootka se leva et lentement se mit à marcher vers la côte. Les autres la suivirent, sifflant entre leurs lèvres de sourdes mélodies. Ils paraissaient fatigués, mais toujours fermes et inéluctables. La Main Street s'effondra alors, tandis qu'on pouvait les voir s'égrener, poser un pas après l'autre sur la terre, vers la mer. Le bois moisit, le cuivre fut englouti, le verre fondit, le métal se repliait sur lui-même, l'argent noircissait, l'or s'évanouit, la ville entière disparut au regard et à la perception du cœur.

Aux extrêmes jours tempétueux de l'été, les Nootka retournèrent à la chasse, espérant quelque baleine tardive.

Mais pour en revenir un instant

Mais pour en revenir un instant à ce coup de Sharps – le tir de mon père qui effleura mon frère, là, dans l’herbe à perte de vue –, il m’a été donné des années après de comprendre autre chose. J’avais souvent repensé à ce risque absurde : trente centimètres plus à droite et son crâne aurait explosé comme un fruit pourri. Précisons qu’à cette distance, une erreur de trente centimètres avec un Sharps 559 n’est même pas une erreur, il suffit d’un caprice du vent, imaginez, le vent. Mon père avait donc envisagé de faire exploser le crâne de son fils. Restait dès lors à éclaircir ce point : quelle image de lui-même, si précieuse, ou du monde, si rare, mon père pensait-il sauver en décidant d’appuyer sur la détente ?

Plus tard, quand Hallelujah Wood s’en alla pour la troisième fois de ma vie, j’écartai le rideau de la fenêtre au premier étage de l’hôtel Star et la regardai longer la Main Street, sous une pluie fine dont elle ne semblait pas s’apercevoir. Il n’y avait que des chiens dans la rue – et elle. Avec son allure fière. Je savais parfaitement qu’elle ne s’arrêterait pas, ne se retournerait pas pour me voir. Elle s’en allait, c’était bien ainsi. Je l’observais. Elle était objectivement irrésistible dans sa solitude et sa détermination. Elle devenait de plus en plus petite, à mesure qu’elle s’éloignait, et vint le moment où je sentis qu’elle s’apprêtait à franchir un seuil au-delà duquel elle serait perdue pour toujours. Je ne sais pas exactement quel était ce seuil, mais il me parut impossible qu’elle le franchisse seule. Sans moi, pensais-je. Voilà, *sans moi*. Alors je saisis mon Winchester, je fis coulisser la vitre, pliai un genou et posai le canon sur le châssis en l’avançant sous la pluie, puis j’amenai la crosse au creux de mon épaule, inclinai la tête, fermai l’œil droit et mis en joue, sans hâte. J’évaluai la situation : le vent ne m’avait pas échappé, je connaissais le désagrément de la pluie, je savais ce que j’avais bu, depuis combien d’années j’étais un homme. Je me demandai ce que je voulais – l’effleurer, répondis-je. Tu pourrais la tuer, me dis-je – je sais. Du reste, un tir large, elle ne l’entendrait même pas, pensai-je avec dégoût. Alors vise serré, mais ne tremble pas, conclus-je.

À cette distance, aurait dit le Maître, tu ne contrôles ni ton destin ni le sien. Qui contrôle ? lui avais-je demandé. *L'intention*, avait-il dit. Il était convaincu qu'une pensée forte et pure pouvait réduire la marge d'erreur à un souffle, une nuance. Il disait que si un cœur fort imprime une intention au monde créé, il le crée à son tour. Ainsi, la précision d'un geste juste pour un homme juste est toujours possible, même quand l'exactitude est impossible.

J'attendis. Je sentis une vibration. Je tirai.

Elle s'arrêta, resta immobile un instant, puis se tourna et hurla mon nom, prénom et nom, Abel Crow. J'étais trop loin pour l'entendre vraiment, mais elle avait crié mon nom, c'était clair, avec la rage au corps. Elle ajouta quelque chose comme *fils de pute*, ou une formule du genre. Je n'étais pas sûr. Mais mon nom elle l'avait crié, ça, j'en suis sûr. *Abel Crow*.

Ce que je veux dire, c'est que mon père aimait mon frère David, alors il lui a fait cette caresse. Il lui a murmuré *Arrête-toi*. Ou *Reviens*. Il aurait pu poser la main sur son épaule et serrer calmement les doigts. Mais mon frère était parti loin, il vacillait sur un seuil, là, au milieu des hautes herbes, un pied déjà dans la fosse d'une certaine solitude. À cette distance, que peux-tu faire sinon tirer ? Dis-moi une chose, n'importe laquelle, que tu peux faire en étant où tu es, en restant toi-même, en habitant le lieu qui est le tien, en restant vrai. Si tu as la chance de savoir te servir d'un Sharps, tu tires. Pour créer un lien. Maintenir une proximité. Reformuler cette unité précieuse qui se divisait.

REMERCIEMENTS

Beaucoup de livres ont encombré mon bureau durant les années où j'ai écrit *Abel*. Je ne saurais tous me les rappeler. Mais à certains j'ai l'impression d'être redevable, en quelque sorte. Citations, pensées, noms, énergie, stimulations. Je les mentionne volontiers ici, avec reconnaissance.

- P. R. Fleming, J. Luskey, *The North American Indians in Early Photographs*, Phaidon, 1988.
- R. L. Wilson, *The Peacemakers. Arms and Adventure in the American West*, Random House, 1992.
- J. G. Neihardt, *Élan noir parle. La vie d'un saint homme des Sioux oglalas*, Éditions du Rocher, 1993, traduction de Jean-Claude Muller.
- A. Celli (a cura di), *Canti indiani del Nord America*, La Vita Felice, 2022.
- G. M. Mollar, *Viaggio nel West misterioso*, WriteUp Books, 2022.
- E. Trevi et L. Orlando (a cura di), *La società dell'orso. La spiritualità degli Indiani del Nord America*, UTET, 2016.
- G. Barbera, *La leggenda di Jesse James*, Stampa Alternativa, 2019.
- L. Barbieri, *Le legge del più forte. Storia dei pistoleri del Far West*, Odoya, 2018.
- Ph. Jacquin, *Histoire des Indiens d'Amérique du Nord*, Payot, 1976.
- A. Versluis, *Sacred earth: The spiritual landscape of Native America*, Inner Traditions, 1992.
- M. Raciti, *Piombo, polvere e sangue. La violenza nella storia del West, 1848-1900*, Villaggio Maori Edizioni, 2016.
- E. Comba (a cura di), *Testi religiosi degli Indiani del Nordamerica*, UTET, 2001.
- Calamity Jane, *Lettres à sa fille*, Payot & Rivages, 1997.
- A. M. Lombardi, *Keplero. Una biografia scientifica*, Codice Edizioni, 2020.
- E. Dattilo, *Il dio sensibile. Saggio sul panteismo*, Neri Pozza, 2021.

Je voudrais ajouter un remerciement à Annalisa Ambrosio qui a corrigé les éléments d'histoire de la philosophie qui apparaissent dans le livre.

Couverture

Titre

Dédicace

Note de l'auteur

Je sens une vibration alors je tire

Tous ces espaces qui s'étendaient muets

Certes il y avait aussi les sauvages

Les Nootka ont toujours chassé les baleines

Mais pour en revenir un instant

Remerciements

Table des matières

Copyright

Du même auteur

Présentation

Achevé de numériser



Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris cedex 07 FRANCE
www.gallimard.fr

Titre original :

ABEL

© Alessandro Baricco, 2023. Tous droits réservés.
© Éditions Gallimard, 2025, pour la traduction française.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

CHÂTEAUX DE LA COLÈRE (Folio n° 3848)
SOIE (Folio n° 3570)
NOVECENTO : PIANISTE, Un monologue (Folio n° 3634)
OCÉAN MER (Folio n° 3710)
L'ÂME DE HEGEL ET LES VACHES DU WISCONSIN (Folio n° 4013)
CONSTELLATIONS, Mozart, Rossini, Benjamin, Adorno (Folio n° 3660)
CITY (Folio n° 2001)
SANS SANG (Folio n° 4111)
HOMÈRE, ILIADE (Folio n° 4595)
CETTE HISTOIRE-LÀ, 2007 (Folio n° 4922)
EMMAÜS, 2012 (Folio n° 5739)
MR GWYN, 2014 (Folio n° 5960)
LES BARBARES, Essai sur la mutation, 2014
TROIS FOIS DÈS L'AUBE, 2015 (Folio n° 6114)
UNE CERTAINE VISION DU MONDE. Cinquante livres que j'ai lus et aimés (2002-2012), 2015
LA JEUNE ÉPOUSE, 2016 (Folio n° 6328)
SMITH AND WESSON, 2018
THE GAME, 2019 (Folio n° 6895)
LE NOUVEAU BARNUM, 2021

Aux Éditions Gallimard Jeunesse

THE GAME. La révolution numérique expliquée aux ados, 2020

ALESSANDRO BARICCO

ABEL

Dans un Far West imaginaire, le shérif et tireur de génie Abel Crow mène une existence périlleuse. Faire feu est pour lui un instinct, une façon de mesurer son âme à la terre splendide mais hostile qui s'étend infinie. Car Abel ne se contente pas des duels de pistoleros ; depuis sa découverte de la philosophie, il se cherche un destin. Trois femmes le guident dans cette quête : son amante, l'insaisissable Hallelujah Wood, sa petite sœur, l'intrépide Lilith, qui embarque toute la fratrie dans une mission à haut risque, et la *bruja*, une sorcière porteuse de sagesse ancestrale.

Récit d'une vie, *Abel* se présente comme un puzzle de souvenirs dont l'assemblage envoûtant dure jusqu'au dernier mot. Alessandro Baricco revient, neuf ans après son précédent roman, avec un western aussi intense que sensible.

Alessandro Baricco est né en 1958 à Turin. Il est l'auteur de romans et d'essais traduits dans le monde entier, la plupart ayant paru aux Éditions Gallimard. Son dernier roman, La Jeune Épouse (2016), a rencontré un grand succès.

Cette édition électronique du livre
Abel d'Alessandro Baricco
a été réalisée le 4 mars 2025
par les [Éditions Gallimard](#).
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073060686 – Numéro d'édition : 627986).
Code produit : Q05189 – ISBN : 9782073060723.
Numéro d'édition : 627990.

Composition et réalisation de l'epub : [IGS-CP](#).